

CHEMINS QUI MÈNENT À L'ABÎME

À propos du *Cœur de la lutte* de Philippe Renonçay

Philippe Raymond-Thimonga

Si un jour un esprit jeune et innocent, levant son regard vers nous, demande : « Oh, s'il te plaît, raconte-moi la fin du monde... », passé un mouvement de recul et une perplexité bien naturelle, on pourra se souvenir d'une vision.

D'un roman qui creuse cette question, fouille sa nuit, nous y conduit.

Il s'agit du dernier volet d'une trilogie entamée par Philippe Renonçay avec *La Mécanique de la rupture*, poursuivie par *Dans la ville basse*, et s'accomplissant magnifiquement aujourd'hui dans son dernier roman-tragédie, au *Cœur de la lutte*¹.

Mais quel rapport ?

Entre la copulation, le terrorisme, le portrait d'un rabbin, l'industrie pornographique, les méandres d'une ville, un souffle, l'abominable descendance d'un Messie, un souffle ténu, l'amour et... l'au-delà de toute espérance... quel rapport ? Nous autres lecteurs de bonne volonté serions-nous engagés si loin, déjà, là où commence la fin du monde ?... Mais je sens que je vais trop vite, risque de brûler des étapes et que le

1. *La Mécanique de la rupture*, Denoël, 1999 ; *Dans la ville basse*, Climats, 2002 ; *Le Cœur de la lutte*, Climats, 2005.

mieux, peut-être, est de revenir sur mes pas, prudemment reprendre l'affaire à son début...

Tout commence par l'arrivée dans une ancienne cité coloniale d'Amérique du Sud de Raphael Juan Cardoso. L'homme vit retiré, dans l'ombre, comme au faîte d'un lourd passé (moins au-dessous qu'*au-dessus* d'un volcan) de révolutionnaire, terroriste, dans l'ombre vivant de plus en plus retiré, bientôt enveloppé de l'aura douteuse de la légende, ce tueur, ce conspirateur, un brin poète, philosophe, et aujourd'hui sans aucun doute Ennemi Public numéro 1. L'homme à abattre. Très vite. Consciencieusement. Les polices locales et secrètes parviennent à s'entendre et organisent sa traque. C'est pourquoi il est trop tard. Rien ne sera plus comme avant. Ce monde, notre monde, ne sera plus comme il aurait dû être... Car Raphael Juan Cardoso n'est pas un simple activiste politique, ni même un extrémiste sur le retour, cherchant au fond de ses caches l'oubli, lorgnant vers une retraite inavouable et d'ailleurs inaccessible... Non. C'est un homme calme, doux, méthodique. Si patient... Qui un jour d'illumination intérieure s'est retourné, a regardé longtemps son désespoir, bien en face – et l'a épousé. Les conséquences de cette révélation négative (cette union dans les abysses d'un cœur passionné et de son vide) étaient difficilement prévisibles...

Elles vont imprimer à l'enquête des policiers une torsion curieuse, conduisant la blonde Pamela Olson (officier troublée par les traîtres, amoureuse des mots de la trahison), son assistant Martin Guelman (plus prosaïquement amoureux d'elle), le triste et furieux commissaire Alsina, et quelques autres, à arpenter une ville défigurée par la peur (ses théâtres bondés, la promesse de ses bals, ses tons chauds et funèbres), crispée par le doute, une énigme qui s'éclaircit atrocement, les menant à traverser des alcôves putrides, des mondes nauséeux dont les cercles s'enfoncent toujours plus bas, à croiser des morceaux, de-ci de-là, de victimes étonnées, des faux repentis, des esclaves sexuels et leurs geôliers, ou le contraire, des ogres aux noms désuets d'anciens acteurs du Muet, toute une galerie de monstres qui, si on n'y prenait garde, pourraient nous ressembler, si on manquait de vigilance nous ressembleraient, nous entraînant, petite troupe de personnages et de lecteurs affolés par la

flamme, nous poussant vers la solution, impossible, nous serrant dans l'étau de ce qui au bout du voyage prendra les aspects d'une tragédie contemporaine : quand la fatalité n'est plus ourdie par les dieux mais, solitairement, par l'homme.

« Il faut bien que quelqu'un porte le sang. » Plusieurs fois énoncée par Raphael Juan Cardoso, la phrase ferait penser à un sacrifice. Mais bien sûr il n'y a plus d'autel, de ciel et encore moins d'innocents dans un monde aujourd'hui sans cause. Et cet aujourd'hui, saisi par l'auteur en touches fiévreuses, ne nous renvoie pas à l'actualité de la planète médiatique, télé, journaux et leurs répliques subjuguées que l'on appelle parfois romans (si proches du réel, si ressemblants, si semblables), mais à un présent ô combien plus intense : notre présence au monde enfouie et agissante... C'est pourquoi *Le Cœur de la lutte*, cherchant cette « minuscule lumière » dans les yeux d'un homme qui s'efforce de ne pas trahir ses convictions, retracera finalement l'aventure d'un nihilisme illimité.

Comme si, après *Les Démons* de Dostoïevski, les différents nihilismes (incomplet, passif et actif) annoncés par Nietzsche, les progrès incontestables opérés au xx^e siècle dans l'humaine déshumanisation, après la folie religieuse et la diffusion des terrorismes : le dernier héros dans sa dernière lutte ne pouvait que ressembler à ce fantôme au nom d'archange (espéré en secret par des hommes égarés), cette manière d'esprit de la Destruction. Raphael Juan Cardoso, un homme qui va au bout de ses convictions.

Planifiant l'anarchie des atomes.

Pour que commence la fin du monde...

L'auteur aurait-il à ce point désespéré des hommes ? Difficile sans doute, emporté par le tourbillon que creuse le roman vers son trou noir, de ne pas s'interroger sur le regard de l'écrivain face à cette radicalisation de la lutte. Faudrait-il pudiquement éviter la question ? Se laisser fasciner par l'intrigue, l'éclat insinuant d'une langue qui nous porte plus loin, un pas plus loin, dans une dimension de l'homme et du monde le plus souvent invisible ? Amplification de notre expérience qui n'est pas sans parenté avec le trouble ressenti devant certains films de David Lynch,

Lost Highway, *Mulholland Drive*, quand se développe devant nous un univers terriblement vénéneux, mais dont chaque image est si vivante, aimantée, que nous ne pouvons qu'entrevoir une vérité jusqu'ici méconnue. On pourrait s'en tenir là, ce qui déjà passe le champ d'exploration commun, rattachant l'œuvre de Philippe Renonçay à celles d'auteurs comme Malcolm Lowry, Pierre Jean Jouve, Claude Simon, Julien Gracq et quelques autres, dont les structures narratives sont sourdement irradiées de poésie.

Pourtant, croyant deviner dans le dédale du récit le fil qui relie l'auteur à son héros (son Minotaure), je ne peux résister à noter un pli entre l'expérience impitoyablement conduite jusqu'à son terme, et l'existence même du roman qui nous la *raconte* : une soudure et une opposition. En effet, une des racines du nihilisme actif de Cardoso plonge dans :

la haine sourde qu'il nourrit pour les histoires, cette façon perpétuelle que le monde a d'enchaîner les événements et les hommes à ces récits ininterrompus que les uns racontent aux autres, de domestiquer la souffrance et la barbarie dans cet entêtant ressassement de mots, ce mâchonnement d'insectes, de termitière, dans lequel à leur tour ils [les partisans] s'étaient enfermés avec leurs litanies de revendications ineptes, d'ultimatums, leurs discours vains qui remâchaient une semblable rhétorique faite de drame et de héros et qui au fond n'était que celle d'un ennemi qui avait remporté la partie définitivement, d'un monde qui ne résistait plus à rien et recevait tout et son contraire dans la même indifférence [...].

Si Cardoso ne croit pas à l'ouverture d'un monde nouveau, ni qu'on puisse à peine changer le monde, c'est aussi parce qu'il pense impossible d'échapper « à cette histoire incessante que l'humain raconte à l'humain ». Devant l'universel reportage, la pièce usée du sens que l'on se passe de main en main, Cardoso ne croit plus à la possibilité d'inventer une autre langue.

L'auteur, si.

Et en nous retraçant l'odyssée d'un homme qui ne croit plus aux mots, ou plutôt à la langue et sa force intacte de métamorphose, un homme pour finir englouti dans la violence, Philippe Renonçay manifeste une postulation contraire, sa vocation, sa foi dans cette parole autre

CRITIQUES

que tout écrivain tente d'approcher pour faire effraction et dire enfin, peut-être, différemment, le monde.

Dans ses *Chemins qui ne mènent nulle part*, Martin Heidegger médite la question « Pourquoi des poètes ? ». On peut y lire cette réponse :

Dans l'âge de la nuit du monde, l'abîme du monde doit être éprouvé et enduré. Or, pour cela, il faut qu'il y ait certains qui atteignent à l'abîme.

Il existe une infinité de chemins qui mènent à l'abîme. Raphael Juan Cardoso a trouvé le sien.

Philippe Renonçay, un autre.

Celui des poètes.

Ph. R.-T.



S.